

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 21 Octobre 1866.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance en date du 12 de ce mois, a nommé M. le Baron Lazare Maulandi Consul de la Principauté à Nice.

NOUVELLES LOCALES.

Un fécond romancier français, M. Charles Deslys, était cette semaine à Monaco.

Ce charmant écrivain arrivait d'Hyères où il était allé recueillir un legs de M. Meissonnier de Valcroissant, consistant en une bibliothèque de quatre à cinq mille volumes, véritable héritage d'homme de lettres.

M. Deslys, qui parcourt toute la contrée en touriste, nous a paru ravi de son excursion entre Nice et Menton par la route de la Corniche. Du haut de la Place du Palais, il a longuement contemplé, avec les yeux enthousiastes de l'artiste, ce magnifique panorama de montagnes, qui se déroule au bord de la mer depuis Monaco jusqu'à la pointe de Bordighiera, un des paysages les plus beaux qui soient au monde.

Nous comptons revoir, cet hiver, à Monaco, l'auteur de tant de gracieuses petites nouvelles qui, dans un cadre de quelques pages, se recommandent par le style, l'intérêt et la peinture délicate des mœurs.

Nous espérons que M. Deslys consentira à donner une conférence littéraire dans les salons du Cercle.

L'un de nos correspondants parisiens, dont nos lecteurs n'ont certes pas oublié le nom, M. Emile Montady, s'est arrêté quelques jours à Monaco. Le jeune et spirituel écrivain retourne à Paris d'où il nous adressera une nouvelle série de ses piquantes correspondances.

On annonce qu'une société vient de se former à Paris afin d'exploiter le privilège de jeux accordé par le Gouvernement de la République d'Andorre à MM. de Sauley et d'Arnaud pour une durée de 50 années.

On sait que la République d'Andorre est un petit État indépendant situé sur le versant occidental des Pyrénées entre la France (département de l'Ariège) et l'Espagne (province de Lérida).

Le *Chroniqueur*, de Francfort, publie la lettre suivante :

Monaco, le 10 Octobre.

J'ai lu dans l'*Europe*, journal de Francfort, le panorama des projets gigantesques qui doivent faire de notre Principauté, l'Eden terrestre où toutes les jouissances, tous les plaisirs de la vie aristocratique se trouveront réunis.

Le rideau s'est levé, le jour apparaît sur toute cette brillante perspective, et nous n'avons pas à douter de cette réalisation, car est-ce que la haute intelligence qui préside à l'accomplissement de ces merveilles, n'est point celle qui a fait de Hombourg, un pauvre petit village ignoré autrefois, cette ville aux délicieuses promenades, aux gracieuses habitations que vos lecteurs connaissent et où la foule élégante se donne chaque année rendez-vous. Partout où cette direction habile a passé, elle a amené avec elle, la richesse, la prospérité, le bien-être pour tous. Il en sera de même de Monaco, de ce rocher connu seulement par le glorieux nom de ses Princes et qui deviendra bientôt un véritable jardin d'Armide, dans lequel se réfugieront tous les heureux oisifs de ce monde, tous les malades en quête d'un climat imprégné de senteurs balsamiques, toutes ces frêles poitrines pour qui les vents du Nord sont mortels.

Nous n'attendrons pas longtemps la transformation promise, les travaux marchent avec une activité fiévreuse et chaque jour voit s'accomplir quelques unes des améliorations en voie d'exécution. Aujourd'hui Monaco, c'est la ruche d'abeilles, la fourmilière en travail; là, ce sont des villas qui s'achèvent, tandis que d'autres sortent de terre; ici, on crée des routes, on agrandit le port, on adoucit les rampes, on perfore le sol et on prépare l'établissement des puissantes machines qui doivent amener l'eau et alimenter les fontaines, les jets d'eau de ce nouveau Versailles, dont les pieds marmoréens sont éternellement baisés par les flots bleus de cette splendide Méditerranée.

Décidément, quand on contemple les miracles accomplis et qu'on songe à tous ceux qui se feront encore, on est forcé de rendre hommage à l'intelligence de ceux qui se sont voués à cette belle et bonne tâche.

Ce doit être, ce me semble, une douce satisfaction pour le Souverain de ce petit territoire, de voir se transformer et s'embellir ainsi, l'héritage de ses nobles ancêtres. S. A. S. Charles III, Prince de Monaco, est un digne descendant d'une race dix fois centenaire; depuis les Croisades le nom des Grimaldi est mêlé à presque toutes les épopées glorieuses de l'histoire des guerres européennes; nous ne sommes plus au temps des tournois et des expéditions chevaleresques; à chacun son œuvre et S. A. S. Charles III a compris que le devoir, l'ambition des gouvernants de petits États, devaient être à notre époque, de rendre heureux ceux dont la Providence leur confie la garde: Le Prince de Monaco remplit grandement cette auguste mission qui, bien souvent ailleurs, n'est qu'un vain mot.

La pauvreté est inconnue dans ce petit coin tout baigné de soleil, et si le bonheur et la tranquillité étaient bannis du reste de la terre, on les retrouverait certainement à Monaco.

L'affluence des visiteurs a doublé cette année, et nous n'avons pas eu ce qu'on est convenu d'appeler une morte saison; que sera-ce donc lorsque toutes les voies de communication seront ouvertes? Gènes, Milan, Florence, Turin, Marseille, Cannes, Lyon, Avignon, nous enverront leurs sociétés élégantes, de tous les côtés on viendra en tout temps de l'année respirer les brises de mer parfumées des voluptueuses senteurs de nos bois d'orangers et de citronniers.

Quel délicieux tableau présentera alors Monte Carlo avec ses hôtels, presque des palais, regardant la mer, ses grands bouquets de palmiers bibliques, et cette terrasse splendide n'ayant d'autre horizon que l'immensité de la mer toute parsemée de steamers et de voiles; puis le soir, les fêtes vénitienes sous le ciel étoilé, les concerts, les bals, de la musique, des chants, de jolies femmes aux rires mélodieux; dites-moi si ce n'est pas une part de ce Paradis promis par Mahomet à ses fidèles croyants?

En attendant la direction se prépare à nous donner une saison d'hiver tout exceptionnelle; j'aime peu à me tromper, aussi ne vais-je point vous citer tout ce qu'on dit tout haut et tout bas; seulement le moment venu, vous serez bel et bien informé, comptez-y.

LUDGI.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit de Nice:

La saison d'hiver a déjà commencé à Nice; de nombreuses familles ont retenu leurs habitations

dans les hôtels et les villas ; le Théâtre Italien songe à rouvrir ses portes. Pour le Théâtre-Français, il est ouvert depuis quinze jours et, tous les soirs, cette charmante salle voit accourir la foule.

Si le succès de la première représentation a été contesté, si M. Avette n'a pas eu la main heureuse en choisissant *le Pont des soupirs* pour pièce d'ouverture, dès le lendemain, ce directeur habile prenait sa revanche en nous donnant *un pied dans le crime*, désopilant vaudeville de Labiche, une nouveauté, car cette pièce fut donnée pour la première fois au Palais-Royal, il y a deux mois à peine. Puis *Orphée aux enfers* nous a permis d'applaudir le jeu brillant, la voix vibrante de M^{lle} Taffanel. Nous avons vu défiler dans cette joyeuse bouffonnerie l'élite de la troupe comique. Je vous parlerai tour à tour de tous nos artistes, car je compte ne pas m'en tenir à cette lettre. Nice est trop voisine de Monaco pour que votre colonie ne s'intéresse pas à notre théâtre. Je vous tiendrai donc au courant.

Le service d'hiver sera ouvert demain 22 octobre sur toutes les lignes ferrées de France. Les voyageurs sont donc prévenus, que la marche des trains va être changée et qu'ils devront se renseigner par les indicateurs et les affiches pour éviter des mécomptes.

Voici la nouvelle marche des trains, entre Nice et Marseille :

Il n'y aura que trois trains par jour venant de Marseille : l'un qui arrive à 3 h. 6 minutes ; l'autre à 6 h. 17 minutes (express) et le dernier à 8 h. 27 minutes ; mais il y en a quatre qui vont de Nice à Marseille : ceux du matin à 6 h. 45 et à 10 h. 30 ; celui de 1 heure et 30 de l'après-midi et l'express de 3 h. 20 minutes.

Le *Journal de Nice* annonce que le prince et la princesse Stirbey sont attendus dans le courant de la semaine prochaine à leur villa de la promenade des Anglais.

La Direction du Théâtre Impérial de Nice vient d'engager pour une série de huit représentations le célèbre tragédien Ernesto Rossi.

La 1^{re} représentation aura lieu à la fin d'octobre.

Une petite chaloupe à vapeur, munie d'une puissante machine et ayant à bord des installations qui semblent appropriées à une mission de remorquage, a été essayée sur rade de Toulon. Ce bateau, sortant des ateliers des Forges et Chantiers de la Seyne est, dit-on, destiné au service du canal de Suez qui en a commandé un certain nombre du même type.

Une guérite à claire-voie, établie au centre de ces chaloupes, contient la roue du gouvernail et la place nécessaire pour le timonier qui se trouvera ainsi à l'abri du mauvais temps et surtout des insolations.

On sait que l'Autriche, qui était en possession de la célèbre couronne de fer, héritage des rois lombards, vient, en vertu de la paix signée entre elle et l'Italie, de rendre aux Italiens ce précieux ornement.

A ce propos nous allons nous procurer le plaisir de montrer un peu d'érudition avant d'arriver à cet anti-joyau.

On nous tolérera bien pour aujourd'hui seulement ce petit étalage de science historique et archéologique.

Les empereurs romains furent de tout temps grands amateurs de couronnes. Ils en portaient de toutes sortes et partout, dans leurs palais, en public, dans les temples, et jusque dans leurs festins les plus intimes.

A l'imitation de Jules César, ils portaient la couronne *triumphale*, qui était le laurier. Après leur apothéose, on leur donnait la couronne *radiée*, ou composée de rayons. Mais, à dater de Constantin, la couronne fut remplacée par le diadème.

Cela ne les empêchait point de faire porter à leurs convives dans les agapes du Quirinal ou du Palatin des couronnes de fleurs, d'herbes et de branches de rose, de lierre, d'if, de quintefeuille.

Les convives portaient trois couronnes : l'une qu'ils plaçaient d'abord sur le haut de la tête, l'autre dont ils se ceignaient le front, et la troisième qu'ils se mettaient autour du cou.

Leurs prêtres et leurs sacrificateurs portaient pendant les sacrifices des couronnes d'or, des branches d'olivier et de laurier. Les magistrats, dans les jours de cérémonie, portaient des couronnes d'olivier et de myrthe ; les ambassadeurs, de verveine ou d'olivier.

De plus, les Romains avaient des couronnes militaires pour récompenser la valeur : on les appelait, selon la nature de l'exploit à récompenser, des couronnes *vallaires*, *murales*, *navales*, *rostrales*, ou *obsidionales*.

Les couronnes civiques étaient destinées à ceux qui avaient sauvé la vie des citoyens. Elles étaient de chêne.

Au moyen âge, la forme des couronnes royales ne fut pas moins variée que dans l'antiquité.

La couronne impériale de Charlemagne était fermée en haut comme un bonnet, et semblable à celle des empereurs d'Orient.

Mais arrivons à la couronne de fer.

Les empereurs d'Allemagne recevaient trois couronnes : celle de Germanie, qui était d'argent, et qui se prenait à Aix-la-Chapelle ; la couronne impériale, qu'ils recevaient à Rome et qui était surmontée d'une mitre semblable à celle des évêques, mais plus petite, plus large et moins pointue ; son ouverture était au front ; enfin la couronne de Lombardie, dite *Couronne de fer*, qui consiste en une bande d'or en forme de diadème antique, et qui est garnie intérieurement d'une bande de fer provenant, croyait-on, d'un clou de la passion. — On la conservait à Monza.

Lorsque Napoléon I^{er} se fit couronner roi d'Italie, en 1805, il reprit la couronne de fer, qui avait été rapportée de Monza.

Après que le cardinal Caprara, archevêque de Milan, l'eut bénite avec les formes jadis usitées à l'égard des empereurs germaniques pour les couronner rois d'Italie, Napoléon la posa lui-même sur sa tête, comme il avait posé celle d'empereur des Français, en prononçant en italien ces mots sacramentels : *Dieu me l'a donnée, gare à qui la touchera !* (Dio me l'ha data, guai a chi la toccherà.) En disant ces mots, il fit tressaillir l'assistance par l'énergie significative de son accent. Cette pompe, préparée par des mains italiennes, notamment par le célèbre peintre Appiani, surpassa tout ce qu'on avait vu jadis de plus beau en Italie.

A cette occasion, l'Empereur fonda l'ordre de la *Couronne de fer*.

VICTOR COCHINAT.

COURRIER D'ITALIE.

Les inondations qui viennent de désoler la France ont eu en Italie leur contre-coup affaibli. Sur plusieurs points de la haute Italie les rivières ont débordé ; la vallée d'Aoste notamment a été ravagée par une crue extraordinaire de la Dora Baltea, et toute la plaine du Canavesan, dans le haut Piémont, a formé pendant plusieurs jours un lac immense, comme les campagnes qui avoisinent la Loire. La route du mont Cenis ainsi que la voie ferrée en construction le long de cette route

ont subi de graves dommages sur le versant italien, moins graves cependant que du côté de la France. Les délais fixés pour la construction de ce chemin de fer à rampes tournantes, qui doit relier sans solution de continuité la France et l'Italie vont se trouver ainsi prolongés par la force majeure.

On reprend à Florence les projets d'embellissement et d'agrandissement de la ville, un instant négligés par de plus pressants intérêts. Le plan général des réformes à opérer a été définitivement adopté. Mais il fallait, pour pouvoir énergiquement mettre la main à l'œuvre, préparer d'abord des logements à la population qui occupe actuellement les quartiers condamnés et dont la plus grande partie appartient à la classe ouvrière. A cet effet, une société semi-industrielle, semi-philanthropique, constituée sous le patronage et par l'initiative de la municipalité florentine, a entrepris la construction d'un nombre considérable de maisons ouvrières sur les terrains vagues dits de la Mattonaja. On compte déjà comme achevés plus d'un millier d'appartements de famille dont le prix varie entre 120 à 180 fr.

Parmi les travaux qui se rattachent plus ou moins directement au changement survenu dans la condition politique de l'antique capitale toscane, on doit signaler la reproduction en bronze du colossal David, de Michel-Ange, exécutée dans les ateliers de la fonderie royale de Florence, sous la direction de M. Papi.

Ce moulage est destiné à remplacer l'original en marbre qui, depuis trois siècles et demi, garde, en compagnie de l'Hercule de Bandinelli, les abords du Palais-Vieux. Tout le monde sait que cette œuvre considérable, tant admirée et tant critiquée, coûta à Michel-Ange près de trois ans de travail, et lui fut payée par le gonfalonier Poderini 400 écus, c'est-à-dire fort cher pour une œuvre d'art de ce temps-là. Posée en grande solennité l'an 1504, elle fut pendant plusieurs années l'objet d'une admiration enthousiaste.

Puis lorsqu'en 1527 elle eut été mutilée par la chute d'une pierre détachée des combles du Palais, elle attendit pendant plusieurs années sa restauration. D'autres dégradations l'ayant atteinte dans la suite et sa conservation étant aujourd'hui menacée, la direction des musées royaux a résolu de lui faire une place dans la belle collection qu'elle est en train de créer au palais du Bargello. Le marbre sera remplacé à l'endroit qu'il occupe par la copie en bronze que le directeur de la fonderie royale a exécuté avec un art si achevé et une exactitude si scrupuleuse. Elle a les mêmes proportions que l'original, c'est-à-dire 9 bras toscans (5 mètres 22 centimètres), et cette pièce colossale, qu'on peut examiner dans les ateliers de la fonderie royale, offre de près le détail rigoureux de la ciselure. Pas une fouillure, pas un vide, pas une meurtrissure du marbre qui ne se retrouve dans le bronze. M. Papi, dans sa reproduction intelligente et fidèle, a voulu respecter tout ensemble et le génie du maître et le cachet austère imprimé à son œuvre par les injures mêmes du temps.

Qui n'a lu le roman de *Gil Blas* et qui ne se souvient de l'épisode de l'archevêque de Grenade qui avait pris pour secrétaire le héros de Lesage ? — Sois bien attentif, disait cet archevêque, écoute bien mes homélies et avertis-moi, le jour où mon éloquence te paraîtra en défaut, car j'aime à entendre la vérité et je ne veux pas de flatteurs autour de moi. Le pauvre *Gil Blas*, encore dans un âge candide, prit l'avertissement à la lettre. Les premières homélies lui parurent très belles et il fit des compliments sans réserve. — Dis-tu vrai ? demandait l'archevêque. — N'ai-je pas juré de dire toujours la vérité, répondait *Gil Blas*. — Bien, mon ami, continue et ne m'épargne pas. Un jour vint où *Gil Blas* trouva l'éloquence de son patron au-dessous d'elle-même et, comme il n'avait pas ménagé l'éloge, il ne lui épargna point le blâme. — Que dis-tu là, s'écria l'archevêque, je n'ai jamais été si éloquent qu'aujourd'hui. — Cependant ce discours m'a peu satisfait. L'archevêque, furieux, mit à la porte le secrétaire trop sincère ; et voilà ce qu'on gagne à dire la vérité. C'est

pour cela que les habiles ne donnent jamais une vérité toute nue, et lui prêtent souvent les ornements de la flatterie. Voilà pourquoi la critique se montre parfois si indulgente. Un chroniqueur bien élevé ménagera toujours l'amour-propre des artistes dont il parle, non qu'il leur épargne les pilules amères, mais, avant, il a eu soin de les dorer. En somme, il existe deux vérités, une vérité vraie et une vérité de convention; du reste, ces façons de parler ne trompent personne, pas plus que les applaudissements des claqueurs; et le lecteur, qui cherche le sens caché entre les lignes, sait toujours bien à quoi s'en tenir sur la politesse de nos phrases. Ainsi je ne vous dirai pas que l'exécution de la *Somnambule* au Théâtre-National, cette semaine, a été exécrable. Je vous dirai au contraire que les acteurs ont chanté de leur mieux, vous laissant libre de réfléchir que le mieux est l'ennemi du bien. D'une cantatrice qui a éprouvé un échec dans un opéra sérieux, il me suffira de dire qu'elle trouverait dans l'interprétation de l'opéra bouffe des applaudissements plus mérités, et vous comprendrez; et l'artiste ne pourra pas me traiter comme l'archevêque de Grenade traitait Gil Blas.

Pour parler sincèrement et ne plus déguiser la vérité, à la fin de cette lettre, laissez-moi vous dire que l'élite du public artiste a mis toutes ses espérances dans le succès du théâtre de la Pergola, qui rouvrira ses portes samedi prochain avec l'*Africaine* de Meyerbeer. On ne peut pas dire que, cette fois, l'*impresario* de ce théâtre ait manqué de courage; souhaitons-lui encore la persévérance, afin qu'il compte par des succès les représentations qu'il nous donnera.

Permettez-moi maintenant de vous citer, quelques lignes excellentes de l'*Opinion*, car si je n'aime pas à causer de politique, j'aime à voir de pareilles idées propagées par la presse.

« La mission actuelle de l'Italie dans la famille européenne n'est pas de se faire complice des révolutions; mais, fidèle aux idées et aux principes qui sont la base de son droit public, elle doit s'efforcer de resserrer avec les divers Etats des relations amicales. La grandeur d'une nation ne se mesure pas au nombre de ses habitants, mais bien au développement de l'instruction, de la civilisation nationale, de la production et du progrès. »

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)
Bruxelles, le 18 octobre 1866.

Les fêtes commémoratives de notre indépendance ont donné lieu à une manifestation qui aura retenti assez loin au-delà de nos frontières.

La population bruxelloise a assisté à un spectacle dont elle conservera longtemps le souvenir. Les Français et les Anglais semblaient venus tout exprès pour nous dire: « Rassurez-vous; ne craignez rien des menaces que vous pourriez entendre; aujourd'hui comme toujours, Anglais et Français, nous veillons sur vous. »

Et notre population se pressait autour de ces missionnaires d'une nouvelle espèce: jamais on ne vit plus cordial, plus touchant accueil.

Mais quel était donc le motif ou le prétexte de cette cordiale visite? Il s'agissait d'un concours international ouvert entre les plus habiles tireurs de tous les pays, qui s'est terminé par un banquet monstre, donné par S. M. le Roi, dans lequel on a beaucoup bu à l'Angleterre et à la France.

Les deux journées des courses avaient attiré beaucoup de monde à Bruxelles.

Le salon des beaux-arts ne fermera que le 25. Le choix des récompenses décernées aux exposants a mécontenté beaucoup d'artistes. J'ai vu des lettres adressées aux membres de la commission. Le mieux serait que le gouvernement cessât de distribuer des distinctions honorifiques aux artistes et aux savants et de réserver ces faveurs pour... les officiers de la garde

civique. Vous n'ignorez peut-être pas que tout major de la garde citoyenne, dont le service consiste à monter quatre fois par an à cheval pendant deux heures, reçoit après cinq ans de grade la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. Aussi après les Chinois et les Bavaurois il n'y a pas d'humains aussi décorés que les officiers de la garde civique de Belgique. C'est ce qui fait que beaucoup de nos artistes et de nos savants préfèrent une décoration étrangère à celle du pays afin de ne pas être confondus avec ces soldats du dimanche comme les appelait le comte de Lannoy.

On ne se plaindra pas (cette année) du manque de variété dans le répertoire du Théâtre de la Monnaie. L'intelligent directeur donne sous ce rapport comme sous bien d'autres, une entière satisfaction aux abonnés. Après la *Juive*, *Robert* et les *Huguenots*, nous avons eu *Lucie*, le *Trouçère*, le *Capitaine Henriot*, la *Muette*, les *Dragons de Villars*, etc. Aucune scène d'Europe n'a offert, en un mois, autant de ressources aux amateurs. Les artistes sont, en général, à la hauteur de leur rôle. Quelques uns sont excellents; aucun n'est déplacé. A part le ballet, dont la faiblesse explique la mauvaise humeur d'une partie du public, la troupe de cette année l'emporte de beaucoup sur les précédentes.

Il y a chaque soir une foule compacte au Théâtre des Galeries St-Hubert pour entendre l'admirable exécution de *Barbe bleue* qui est monté avec un luxe hors ligne.

Nos hôtels regorgent de visiteurs dont un grand nombre s'appêtent à partir pour les villes du midi placées sous la haute protection du soleil. Monaco peut s'attendre encore cette année à recevoir un grand nombre de familles Belges.

GEORGES HENRI.

VARIÉTÉS.

En France, la coïncidence fortuite de trois accidents de chemins de fer, arrivés coup sur coup sur différentes lignes, a appelé l'attention générale sur les dangers attachés à ce genre de locomotion.

Ces accidents, si douloureux en eux-mêmes, sont cependant minimes relativement au mouvement général; et après les chemins allemands, où la sécurité est fille d'une sage lenteur, les lignes françaises sont celles qui ont le moins de malheurs à enregistrer.

Le pays où les accidents de chemin de fer sont plus fréquents, et où ils atteignent souvent des proportions effrayantes, c'est l'Amérique.

L'insouciance pour la vie des voyageurs y est poussée à un degré incroyable. Outre la négligence des hommes, la nature elle-même y a accumulé mille dangers le long des voies ferrées.

L'épisode suivant en est un exemple terrible; consigné en six lignes, dans un rapport militaire, oublié au milieu des événements de la guerre entre le Nord et le Sud; il méritait cependant plus d'attention.

Cette aventure a été racontée par un soldat qui voyageait avec son corps allant de Boston à Augusta.

Le train, dit-il, s'avancait, depuis une heure, au milieu d'une immense forêt vierge, la ligne marchait entre deux rangées d'épaisses broussailles que surplombaient les arbres de hautes futaie, cèdres, pins et sapins.

Tout-à-coup un de mes camarades, en regardant par une fenêtre, aperçut une épaisse colonne de fumée, montant en spirales monstrueuses devant le train, et presque à l'instant, nous fûmes entourés comme d'un épais tourbillon noirâtre; au fond, d'effrayantes lueurs rouges rampaient sur le sol et, de temps en temps, des langues de flammes s'élançaient dans les airs comme des éclairs puissants.

— Au feu! au feu! s'écrièrent vingt voix en même temps. Un immense incendie dévorait la forêt.

En ce moment le train s'arrêta; nous nous trouvions dans une espèce de clairière. Aussitôt tout le monde fut hors des wagons, et, par un mouvement spontané, officiers et soldats se réunirent autour des conducteurs et des machinistes.

— Messieurs, dit le conducteur en chef aux officiers, que décidez-vous? Faut-il avancer ou reculer? Dépêchons, car l'incendie arrive à pas de géant. Les minutes sont précieuses.

Marchons en avant, dit un vieux commandant; nous avons ordre d'arriver, ce soir, à Augusta et je ne connais que ma consigne.

— Je pense que nous ferions mieux de reculer, dit un autre; le feu est évidemment devant et non derrière nous. Colonel, qu'en pensez-vous?

Le colonel allait répondre quand le machiniste l'arrêta d'un signe:

— Messieurs, dit-il, il est inutile de discuter. Regardez, la forêt brûle de tous les côtés; d'ailleurs, en reculant, nous nous heurterons inévitablement contre le train de marchandises qui nous suit à une heure de distance. En wagon, messieurs, l'audace seule peut nous sauver. Je vous conduirai de bonne façon, comptez-y.

On monta; la machine lança un épouvantable sifflement de détresse, puis le machiniste lâcha toute la vapeur! Alors commença une course d'une rapidité indescriptible; la trépidation était effrayante, et telle était la vitesse imprimée au train, que parfois il semblait que nous volions dans les airs et que les roues ne touchaient pas les rails. Le plus léger obstacle sur la voie, une courbe dans le tracé, et le train sautait par-dessus les bords; nous étions pulvérisés dans l'épouvantable choc qui devait résulter de l'impulsion produite par cette marche furibonde.

Pendant ce trajet insensé, nous pouvions à peine nous maintenir sur nos sièges; quant à distinguer les objets devant lesquels nous passions comme la foudre, c'était de toute impossibilité.

D'ailleurs, nous ne pouvions voir que la fumée qui perçait partout les flammes, plus rapides encore que le train; nous avions beau fuir, elles couraient après nous avec un bruissement sinistre, faisant craquer, sous leurs étreintes ardentes, les feuilles, les branchages et les broussailles, et dardant vers nous leurs langues menaçantes.

Devant nous à droite et à gauche, l'incendie enveloppait les arbres, et les flammes, s'élevant à trente ou quarante pieds de hauteur, se rejoignaient au-dessus du convoi, qui filait sous une voûte de feu mouvante.

Nous avions fermé les fenêtres pour nous garantir de la chaleur, vaine précaution; bientôt sous l'action de la flamme, les vitres volèrent en éclats, et nous nous trouvâmes dans une atmosphère brûlante; nous respirions littéralement du feu; haletants, le front inondé de sueur, nous étions là, pâles comme la mort, et impuissants à agir contre le danger. De temps en temps un tourbillon de fumée s'élevait autour du train et nous enveloppait au point de nous étouffer. Ajoutez à cela le craquement des arbres qui tombaient, le bruit du feu qui les consumait et les rugissements des bêtes fauves surprises par l'incendie; bref, c'était un véritable train de damnés s'enfonçant dans l'enfer.

Le convoi cependant marchait toujours avec la même vitesse insensée; échauffés par ce mouvement précipité, les essieux de la locomotive commençaient à fumer; la graisse des roues des wagons se mit à brûler. En même temps, les branchages incendiés, les charbons ignés pleuvaient en masse sur le dessus des wagons; déjà le vernis des voitures commençait à fumer; une pluie de feu tombait maintenant autour de nous et sur nous, les parois des voitures s'échauffaient, le train allait prendre feu; un seul point enflammé suffisait, et l'incendie attisé par le courant, aidé de la rapidité foudroyante du train, nous rôtissait tous vivants, quand soudain un roulement épouvantable se fit entendre au-dessous de nous et une bouffée d'air frais pénétra un instant jusque dans nos wagons brûlants: nous venions de traverser un pont de fer jeté sur un large courant d'eau, et nous étions sortis de l'épouvantable fournaise qui nous étreignait un instant auparavant.

Bientôt après le train s'arrêta à une station.

Ce voyage effrayant que nous venions de faire, et qui nous avait paru une éternité, n'avait duré que dix à douze minutes. Aucun de nos hommes n'avait souffert

sérieusement. Quant au courageux machiniste, exposé immédiatement à l'action des flammes, il n'avait pas bougé de sa place, et avait ainsi traversé une vraie mer de flammes, garanti seulement par son épais caban, qui était complètement roussi, de même que la barbe et les cheveux du brave homme; sa figure aussi était rougie par la chaleur, mais il ne paraissait éprouver aucun mal.

Il sauta au bas de sa machine, qui était fort avariée, de même que les wagons, puis il tendit sa main noircie aux officiers.

— Messieurs, leur dit-il, j'ai gagné ma bataille. Bonne chance pour la vôtre.

Et il s'éloigna pendant que les militaires remontèrent dans un autre train qu'on avait préparé.

(Soleil).

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 13 au 19 octobre 1866.

FINALE. b. *Eau Sainte*, italien, c. Valgelata, charbon
PIETRA LIGURE. b. *Conception*, id. c. Molinello, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, m. d.
ID. id. id. id. id. id.

ID. b. *Ames du Purgatoire*, français, c. Constantin, id.
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, id.
GOLFE JUAN. b. *Eau Sainte*, italien, c. Benvenuto, poterie

FINALE. b. *Assomption*, id. c. Dagnino, charbon
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, m. d.
STE-MAXIME. b. *Napoléon III*, français, c. Cligny, vin

ST-TROPEZ. b. *Vierge des Anges*, id. c. Palmaro, vin
STE-MAXIME. b. *N.-D. du Bon Conseil*, id. c. Fornari, id.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Orengo, sable

ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.
ID. b. *St-Antoine*, id. c. Anfonisi, id.
ID. b. *St-Louis*, id. c. Jeume, id.
ID. b. *St-Antoine*, id. c. Jeume, id.
ID. b. *Jeune Louise*, id. c. Baralis, id.

NICE. b. v. *Charles III* national, c. Questa, m. d.
SAN REMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Acquarone, briques
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, m. d.

MENTON. b. *Jeune Elvire*, italien, c. Ferro, m. d.
CETTE. b. *St-Dominique*, français, c. Carensen, vin
ID. b. *Louis Désiré*, id. c. Fontana, id.

VINTIMILLE. b. *Cœur sincère*, italien, c. Salomon, fûts vides
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, m. d.

Départs du 13 au 19 octobre 1866.

FINALE. b. *Antoine Saccone*, italien, c. Saccone, pommes de terre

MENTON. b. *Eau Sainte*, id. c. Valgelata, charbon
FINALE. b. *la Battine*, id. c. Ginocchio, id.
MENTON. b. *Conception*, id. c. Molinello, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, sur lest
ST-TROPEZ. b. *Impartial*, français, c. Sevoule, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, id.
ID. b. *Ames du Purgatoire*, français, c. Constaatin, id.
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, id.
LIVOURNE. b. *Eau Sainte*, italien, c. Benvenuto, poterie
NICE. b. *Assomption*, id. c. Dagnino, charbon
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, sur lest
MENTON. b. *Napoléon III*, français, c. Cligny, vin
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Orengo, sur lest
ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.
ID. b. *Assomption*, id. c. Isoard, id.
ANTIBES. b. *St-Antoine*, id. c. Anfonisi, id.
GOLFE JUAN. b. *St-Louis*, id. c. Jeume, id.
ID. b. *St-Antoine*, id. c. Jeume, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Questa, id.
ID. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, sur lest
ID. id. id. id. id. id.

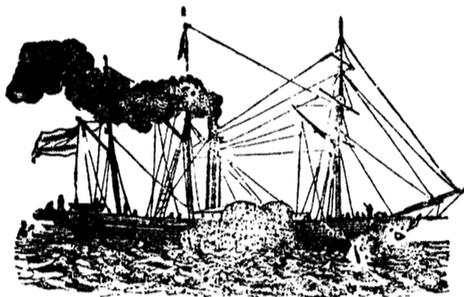
Bulletin météorologique de Monaco du 14 au 20 octobre

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
14 octobre	740	10 3	20 2	64	beau	
15 —	745	20 10 2	20 4	60	id.	
16 —	755	23 10 4	19 6	65	id.	
17 —	735	18 11 6	20 4	60	id.	
18 —	748	41 11 2	21 5	69	nuageux	
19 —	750	15 10 9	20 0	67	beau	
20 —	753	24 12 8	20 6	64	id.	

A louer VILLA BIOVÈS

Située au quartier des Moulins, au bord de la mer, MONACO.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du matin et à 5 h. du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

Départ tous les deux jours : de Nice à 10 h. du matin ; de Monaco à 8 h. du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

Deux Départs par jour : } de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.
de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, rue de Lorraine, 11 ; à Menton au bureau des Messageries Impériales.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1866.

Grand et vaste ÉTABLISSEMENT DE BAINS DE MER : plage sablonneuse pareille à celle de TROUVILLE.

Les Bains de la Méditerranée conviennent particulièrement aux personnes nerveuses et aux tempéraments affaiblis, qui supportent difficilement les Bains de l'Océan.

Le magnifique Casino, élevé au bord de la mer, présente un panorama merveilleux, d'où le regard embrasse la Méditerranée sur une immense étendue. On admire la construction d'une NOUVELLE TERRASSE, qui encadre brillamment les jardins du CASINO.

Le CASINO, ouvert pendant toute l'année, offre aux familles étrangères les mêmes distractions et agréments que les Bains d'Allemagne : Hombourg, Ems et Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE et de BAL.

CONCERT deux fois par jour, l'après-midi et le soir dans la GRANDE SALLE du CASINO.

HOTELS, VILLAS et MAISONS MEUBLÉES : prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le GRAND HOTEL DE PARIS s'élève à la gauche du CASINO. Cet Hôtel, organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des Appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — CUISINE FRANÇAISE. — Service à la carte.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.